

Théorie, problématique et résultats concrets.

(esquisse d'un bilan)

Rapport de stage

Office de la Recherche
Scientifique et Technique
Outre - Mer

Centre de Tananarive
Sociologie
1973

Bernard SCHLEMMER

Centre O.R.S.T.O.M.
de Tananarive

Section sociologie
Bernard Schlemmer.

Rapport de stage.

Nous avons annoncé, dans notre dernier "rapport d'activités", notre intention de remettre comme "rapport de stage" la version ré-écrite de notre recherche sur la région de Belo-sur-Tsiribihina. Malheureusement, contrairement à ce que nous avons espéré, il ne nous est pas possible d'achever la présentation définitive de ce travail dans les délais administratifs qui nous sont impartis, et ceci pour trois raisons :

a) pour des raisons locales de politique de la recherche, nous avons dû avancer notre départ pour Vangaindrano, et par conséquent travailler prioritairement à la préparation de notre terrain sur la Côte Est.

b) la reprise de notre présentation de Belo-sur-Tsiribihina nous a conduits à refondre totalement toute la partie concernant les problèmes fonciers dans le village de Mananjaka, et en particulier nous avons consacré un temps imprévu à la refection de la carte n°11 ("Répartition lignagère des baiboho dans le village de Mananjaka"). Nous sommes arrivés à un résultat que nous pensons positif, et nous espérons pouvoir joindre en annexe à ce rapport cette carte remaniée, actuellement en cours de confection au laboratoire de reproduction; à défaut, nous l'enverrons dès que possible, comme complément provisoire de notre rapport : "Structures sociales et dynamismes économiques dans la région de Belo-sur-Tsiribihina".

c) enfin, nous avons sous-estimé l'ampleur de la tâche à laquelle nous nous sommes attelés, et nous pensons profiter de ce rapport de stage pour illustrer ce point :

A. Problème de présentation

Une problématique ne saurait se dégager d'elle-même qu'au terme de l'enquête, puisque chacun des niveaux étudiés, entrant en inter-action les uns avec les autres, ne se comprend pleinement qu'éclairé par tous. L'ordre de la présentation n'est pas l'ordre de la recherche. Mais ce n'est qu'une fois celle-ci achevée, que peut se résoudre le problème d'un ordre de présentation qui ne différencie plus les résultats et leur recherche. Or, non seulement le travail en pays Antaisaka n'est qu'esquissé, et le dépouillement des résultats obtenus en pays Betsileo, encore en cours - nous interdisant de préjuger des analyses à venir -; mais même en ce qui concerne le Menabe, tout le secteur tabacole de Be-revo reste à étudier; car nous savions y trouver une majorité de salariés koraô, et puisque que nous étions dorés et déjà conduits à prolonger l'enquête dans le pays d'origine des immigrés rencontrés sur place, autant valait attendre : par la connaissance des Antaisaka que nous y acquerrons, loin de retarder la recherche, c'était nous donner une plus grande économie des moyens.

Et le choix qui consiste à concentrer l'analyse sur le niveau des structures, accentue encore cette carence. Car s'il n'était pas suffisamment expliqué comment ces structures agissent entre elles (ici, et au moins pour la situation présente : comment s'articulent concrètement le système de production sakalava et l'économie monétaire, et comment agissent les anciennes structures lignagères sur cette articulation ?), alors c'est l'ensemble du rapport qui manquerait son but.

Or, le plan d'exposition actuel est diachronique (diachronique, et non historique, car la division du travail entre J. Lombard et nous-mêmes, nous conduit à ne pas prendre en charge l'évolution interne des royaumes du Menabe, antérieurement à l'intervention française; sans pour autant nous faire considérer celui-ci comme un tout éternel, ou mieux, intemporel; ne pas prendre en charge ne veut pas dire : ne pas prendre en compte), et seule la première phase : l'état de la société sakalava, au moment où va se faire l'invasion française, est achevée pour cette

réduction. La seconde phase devra être au moins autant caractérisée, c'est-à-dire devra partir pareillement de l'observation précise des mécanismes qui vont déformer le système.

Et c'est alors seulement que nous pourrons élaborer réellement l'analyse de l'articulation. Nous aurions beau jeu d'indiquer déjà que la réponse se trouve dans la modalité de l'introduction des rapports marchands et salariaux, qui ne se comprend ici que par le rôle différentiel des compagnies françaises et des commerçants karana; salariat et métayage jouant de façon complémentaire, l'un étant perçu, idéologiquement, comme le repoussoir de l'autre.

Mais faute d'avoir décrit précisément les données qui nous amènent à cette analyse spécifique, locale, nous ne pourrions pour le moment remplir le décalage entre nos hypothèses et nos faits, que par un discours théorique de plus en plus détaillé, mais alors de plus en plus abstrait, que par un discours théorique de plus en plus théorique. Nous préférons nous en abstenir, jugeant que ce serait entrer là dans une pratique trop répandue de terrorisme théoriciste, dont nous pensons de plus en plus qu'elle joue davantage le rôle d'un castrateur de recherches que d'un garde-fou épistémologique.

Car pratiquement, tant qu'il ne ressortira pas de l'étude elle-même la conclusion pratique qu'il est vain, par exemple, de miser sur d'hypothétiques migrants pour accéder au développement de la région; que l'existence de terres cultivables en réserve, par exemple, n'implique nullement la possibilité de leur mise en valeur, ni par les autochtones, ni par les sociétés coloniales d'exploitation intensive (la contradiction entre des terres en réserve, et des forces de travail en réserve, -malgré une peupérisation croissante-, se situant uniquement à un niveau politique); qu'ainsi, par exemple, une crise est fatale à plus ou moins brève échéance; tant que des conclusions pratiques ne se dégageront pas du rapport lui-même, celui-ci aura manqué son but. Et nous disons cela aussi bien de son but scientifique.

Telle est l'une des raisons pour laquelle une partie théorique précède, et précèdera encore, sans en rendre totalement compte, nos résultats : la cohérence interne de la recherche ne se dégageant que de la recherche achevée, nous sommes contraints d'en esquisser les grandes lignes. Le faire de façon plus complète, ce voudrait dire plus définitive, c'est la certitude d'un dogmatisme étroit. Mais ne pas le faire du tout, c'est appauvrir considérablement les résultats déjà obtenus. Entre ces deux écueils, le chemin est étroit. Et sans doute ferons nous encore quelques faux-pas, aussi bien d'un côté que de l'autre : pour notre précédent rapport, notre Parrain Scientifique, M. Althabe, nous reprochât une présentation trop statique (et de fait, nous avons vu ce qu'il en était, et montré pourquoi); mais d'un autre côté, il nous fit le reproche suivant : notre introduction théorique pouvait entraîner l'adhésion, mais une adhésion elle aussi... théorique ! Pour qu'elle fut réelle, il eût fallu rendre cette introduction inutile, c'est-à-dire que les fondements de la pratique théorique mise à l'oeuvre devaient ressortir des résultats eux-mêmes, leur valeur heuristique n'étant alors plus à démontrer, et leur exposition devenant alors redondante. M. le Professeur Deschamps n'était pas loin de nous faire le même reproche, en nous disant que si nous utilisions à l'envi le terme de "logique", c'était peut-être que notre logique ne s'imposait pas d'elle-même ! Nous en avons convenu, et n'avons répondu alors que par une boutade : si nous dégageons nous-mêmes la logique théorique de notre travail, c'était l'assurance que cela serait fait; manifestant certes par là un certain manque de confiance, plus envers nous qu'envers le lecteur, confiance que nous avons en partie acquise depuis.

Car c'est justement au problème de cette séparation entre la présentation de nos fondements théoriques et de notre problématique d'une part, et la présentation des résultats concrets de notre recherche d'autre part, que nous nous sommes attachés en reprenant notre travail. Et cette séparation ne tient pas seulement aux questions que pose la présentation d'un travail inachevé : ces critiques ne nous auraient pas été faites, s'il ne s'était agi que de cela. Il n'y avait

pas seulement séparation, mais également décalage interne entre le propos théorique et l'exposition des faits elle-même, et sur ce plan aussi, le travail accompli fait progresser la recherche.

Pour nous faire bien comprendre, il est nécessaire ici de nous citer, afin de rappeler notre position, notre ambition, et la problématique de notre recherche.

B. Problématique de la recherche

Dans le champ de l'anthropologie, l'anthropologie économique ne parvient encore pas à remplir totalement le vide théorique qui l'a constituée comme branche spécifique : les études de cas se multiplient, mais le corps de concepts qui devrait les unifier, manque. C'est, pensons-nous, qu'en économie, contrairement à ce qui a pu se passer en d'autres domaines (anthropologie politique, anthropologie de la parenté, anthropologie sociale...) l'illusion de l'analogie dura, qui fit croire à la transparence de l'objet, et / ou à la transposition possible, directement, des théories occidentales existantes. Or, même lorsqu'elles se sont préoccupé des "formes qui précèdent la production capitaliste", pour reprendre un titre de Marx qui constitue l'ouvrage le plus proche de notre objet, elles nous offrent des outils, mais non la théorie qui nous manque. Car, si certains concepts peuvent et doivent être repris, la nécessité de re-situer toujours son objet dans l'ensemble qui le comprend et le détermine, et dans le procès de leur articulation, rend insuffisantes les références aux analyses existantes (y compris, pour nous, celles que Marx, dans l'ouvrage ci dessus cité, a développées). C'est pourquoi, si une anthropologie économique existe, c'est celle des "sociétés primitives", celle qui décrit des systèmes qui n'existent plus, véritable archéologie économique. Car le mode de production "traditionnel", quelle que soit la façon dont on le détermine, n'existe plus en tant que tel. Et rien n'existe qui serait, aux sociétés que nous étudions, ce qu'est, aux sociétés occidentales, l'économie politique.

C'est là que se situe le manque, et si la théorie manque, et sans l'ambition de la fonder, pourquoi alors le choix de ce type de problématique ? C'est que nous disposons, sinon d'une théorie spécifique à notre objet, du moins d'outils théoriques qui nous permettront de contribuer, à notre niveau, aux tâches actuelles de la sociologie.

L'actualité, c'est l'urgence du développement économique des pays dans lesquels nous travaillons. Dès lors, le problème urgent, tel qu'il est posé au sociologue, réside dans la question suivante, formulée par G. ALTHABE : "La dynamique théorique, l'organisation théorique qui sont à la base des actions actuelles de développement sont-elles dans le "possible" de la dynamique vécue, de l'organisation vécue, constitutives de l'univers villageois, objet de ces actions ?" (1).

Notre ambition finale est donc :

- d'une part de dégager les mécanismes fondamentaux qui permettent de comprendre, dans un cas précis, comment et pourquoi telle communauté "traditionnelle" est contrainte ou non, à la possibilité ou non, face à une économie qui lui est hétérogène, d'élaborer des stratégies de réponses qui se révéleront elles-mêmes, en un temps donné, viables ou non pour son propre système.
- d'autre part, et de façon non moins indispensable, les communautés "traditionnelles" étant situées dans un ensemble complexe de rapports (rapport de la région avec la nation, rapport de la nation elle-même avec les pays industrialisés, rapport qu'ils entretiennent avec les choix politiques et les formules de développement etc...) de contribuer à l'élaboration de recherches comparatives

Nous avons donc situé le champ de notre étude au lieu de l'articulation entre deux systèmes économiques différents, (dont l'un est dominant, l'autre dominé); mais qui ne peuvent être isolés que formel-

(1) G. ALTHABE : Progrès économiques et communautés villageoises de la côte orientale malgache, Centre O.R.S.T.O.M. de Tananarive 1966, 43 p. Ronéo.

lement, car leur inter-action les déterminent mutuellement. Nous pensons que cette inter-action doit toujours être prise en considération par l'anthropologie économique, quand bien même l'un des, -ou les deux-, groupes d'acteurs la nierait formellement ou la méconnaîtrait tacitement : en faire abstraction conduit en effet à donner une fonction purement idéologique au couple d'opposition "traditionnel-moderne" (secteur, économie, logique, comportement etc... traditionnels/modernes), en faisant passer sur le plan de la réalité ce qui ne doit être qu'un découpage de l'analyse.

L'hypothèse conductrice était que cette articulation entre deux systèmes économiques est elle-même doublement déterminée, par

- d'une part, le (ou les) système(s) de production pré-existants à l'implantation de l'économie dominante
- d'autre part, le (ou les) type(s) de domination qui vont alors se réaliser.

Dans le cadre de cette problématique, nous essayerons de montrer que, dans la sous-préfecture de Belo-sur-Tsiribihina, nous sommes en présence de trois groupes qui, tous, différents dans leur réaction face à l'imposition d'un système économique renvoyant à la logique du capitalisme. Tandis que les Sakalava abandonnent la structure politique en tant qu'elle est liée à la reconnaissance du Mpanjaka (Roi), mais maintiennent, dans la mesure du possible, leur système de production, se développent, dans le secteur de production capitaliste des concessions européennes, deux types principaux d'immigrants :

- ceux qui, tels les Korao (immigrants du Sud-Est, en majorité Antaisakà) partent loin de chez eux s'insérer dans le système monétaire, mais ce, comme un moyen pour retourner chez eux, avec les moyens d'acquérir une meilleure assise dans le cadre de la logique économique de leur propre société.
- ceux qui, comme les Betsiléo, sont, dans leur pays, bien plus limités par la logique de l'économie monétaire, et n'y échappent que pour se fixer sur cette terre d'exil.

Le secteur capitaliste des concessions présente également deux types qu'il nous faudra distinguer : le premier, dont la Société "La Grande Ile" constitue l'exemple que nous avons étudié, relève de ce que nous appellerons "colonisation primaire". Il s'agit, en effet, de sociétés de colonisation qui s'appuyaient exclusivement sur un rapport de forces politiques, pour se faire attribuer d'immenses domaines, et n'y introduisaient pratiquement aucun changement dans les moyens de production : le cultivateur procédait aux mêmes cultures, avec les mêmes outils qu'auparavant, la Société se contentant de prélever sa redevance, et de la vendre à une société d'exportation. L'autre type est constitué par les "sociétés coloniales d'exploitation intensive", que nous avons ainsi dénommées parce que, bien que de beaucoup moindre importance par leur superficie, elles dominent le premier type par un rendement économique nettement supérieur, obtenu par des modifications radicales apportées tant au niveau des forces productives que de celui des rapports de production : mécanisation, amélioration chimique des sols et des cultures, salariat, division du travail etc... Ce type groupe essentiellement les Sociétés d'exploitation tabacole; mais d'ores et déjà, le développement du système transforme les Sociétés de colonisation primaire, avec toute la surface que cela implique, en Sociétés d'exploitation intensive.

Nous avons donc dans la même région :

- a) les survivances de la première période de colonisation;
- b) les agents d'un capitalisme moderne;
- c) les immigrants qui sont contraints d'en accepter la logique;
- d) les immigrants qui ne l'acceptent que comme un moyen, réintégré dans leur logique propre;
- e) les autochtones qui la refusent et maintiennent le système économique qu'ils peuvent lui opposer;
- f) les maisons de commerce, principalement Pakistanaïses, qui profitent de la contradiction résultant de l'implantation de fait du système capitaliste de production, mais sans la participation directe des Sakalava pour développer à leur profit un secteur capitaliste marchand.

Sur ces bases, l'hypothèse que nous avons voulu vérifier est celle-ci :

Le refus des Sakalava résulte de ce que jusqu'à maintenant, la forme qu'a prise l'implantation de l'économie étrangère a laissé intactes les bases matérielles de ce qui procurait richesse, et de ce que la désintégration presque totale de l'organisation socio-politique reposant sur le pouvoir du Mpanjaka ne fut due qu'au rapport de forces établi entre ce pouvoir d'une part, et d'autre part l'administration gouvernementale et les agents de l'économie capitaliste, car ce rapport de forces a modifié les rapports sociaux de production sur lesquels s'appuyait toute cette organisation socio-politique. Ce paradoxe s'explique si l'on sait que cette organisation socio-politique était comme "plaquée" sur la réalité sociale villageoise, mais trouvait ailleurs son fondement. Mais ce refus est, et sera, de plus en plus difficile à maintenir, à cause de la progression rapide du secteur moderniste, tant sous sa forme de "société coloniale d'exploitation intensive" que sous sa forme gouvernementale "d'économie de développement".

Actuellement, les grandes concessions ne trouvent encore de main-d'oeuvre quasiment que chez les immigrés. Mais tandis que les Koro acceptent généralement le statut de manoeuvres salariés, et vivent en marge de la population locale, les Betsiléo répugnent au salariat (ils ne l'acceptent que si leur spécialisation les fait accéder à des postes mieux rémunérés) et tentent, par des alliances avec les Sakalava (mariage, fraternité de sang...) et en devenant leurs métayers, de se donner un semblant de possession de terre et d'insertion sociale, dans une logique proche de celle qui était la leur. Là encore, le développement du secteur moderne aux dépens du secteur de "colonisation primaire" et du secteur de production indigène, c'est-à-dire la transformation de ceux-ci en celui-là risque de leur couper cette dernière retraite, mais également de leur ouvrir de nouvelles voies, puisque ce seront les premiers qui n'auront plus rien à perdre à l'extension des rapports de production ou implique le système actuel, ou au renversement de ce système.

Dès lors, nous ne pourrions valider pleinement notre hypothèse de départ que si elle se révèle également féconde dans le pays d'origine de ces immigrants. C'est pourquoi nous avons présenté notre rapport comme un résultat provisoire d'enquête : il s'agira dans un second temps d'analyser, en pays Betsiléon d'une part, en pays Antaisaka d'autre part, le (ou les) système (s) de production préexistant à la colonisation, et le (ou les) type (s) de domination qui se sont réalisés. A quoi correspond la décision d'émigrer, et comment répondent ceux qui n'ont pas choisi (ou : pu choisir ?) l'émigration.

C'est le travail que nous effectuons actuellement. Nous pouvons déjà avancer certaines hypothèses de travail :

En pays Koréon, le rapport entre le système de production autochtone, et le type de domination qui s'est instauré, a permis au premier de se maintenir, mais non d'empêcher le second de créer des ruptures dans l'adhésion à leur propre système, de certains de ses acteurs (les cadets) en leur apportant et de nouveaux besoins, et les possibilités de les satisfaire. La pénurie relative qui en est résultée les a donc contraints à partir chercher ailleurs - il serait deshonorant de se salarier dans son propre pays - de quoi asseoir leur richesse; mais une fois en pays d'immigration, là, ils peuvent accepter la logique de l'économie de marché, comme moyen, puisqu'ils comptent ne participer à celle-ci que le temps d'accumuler le capital nécessaire à leur retour. La rupture n'est finalement qu'une rupture de rythme : ce qui était mis en cause, c'est que l'ascension dans la hiérarchie soit (et ne soit qu') affaire de temps. Ils sont d'ailleurs rapidement récupérés par le système Antaisaka, celui-ci les contraignant à consumer ce capital en sacrifices cérémoniels. L'argent gagné, immédiatement transformé en boeufs - seule richesse acceptable -, et les boeufs immédiatement transformés en fête - seul comportement acceptable - : loin de participer à la logique du marché, on la finalement nie, tout en réactualisant avec force sa propre logique.

Quant aux Betsiléo, ils n'ont certes pas choisi davantage de se soumettre à la domination des rapports de production marchands; mais, chez eux, les effets de l'économie dominante se sont fait sentir beaucoup plus profondément, acculant pratiquement le système de production antérieur à la faillite, relativement au moins à la surpopulation entraînée par les effets bien connus du développement accéléré des forces productives et de l'extension des nouveaux rapports de production (baisse de la mortalité infantile, allongement de l'espérance de vie etc...). Ce qui fut d'autant plus sensible que le système de production Betsiléo avait, déjà avant la colonisation, atteint un certain degré de saturation.

Les premiers migrants, pour la plupart, partaient temporairement, pour acquérir, sans se salarier, le numéraire nécessité par la nouvelle autorité administrative. Lorsque le marché du travail s'est stabilisé, la circulation monétaire se ralentit, et ce type d'émigration perdit toute efficacité, toute crédibilité aux yeux des Betsiléo.

Mais parmi ceux qui étaient contraints au départ, étaient ceux qui l'avaient entrepris (comme c'est le cas aujourd'hui) sans espoir de retour. Ceux-là sont restés, et pour eux, il s'agit dès lors de jouer la "tradition" - que l'on crée en l'opposant à la domination refusée - soit en affirmant jusqu'à l'absurde le caractère temporaire de l'émigration (c'est le cas sur le COMEMA, où l'absence de Sakalava les prive de médiateur pour l'accès de la terre (1), soit - et c'est le cas à Belo - en faisant oublier (en oubliant) ses origines, une fois qu'on est parvenu à s'insérer dans une société perçue comme pareillement "traditionnelle", puisque s'opposant pareillement à la même domination.

(1) Cf. Le travail qu'effectue actuellement Madame DUBOURDIEU; ainsi que M. DELENNE : "Deux terroirs dans les terres neuves du Moyen-Ouest Malgache" in Etudes Rurales n° 37,38,39, 1970, pp. 409-448.

C. Un décalage interne.

Si une telle problématique possède sa propre cohérence, alors celle-ci implique son propre dépassement. Ou, si l'on préfère : la problématique exposée ici n'est guère différente de celle que nous aurions pu exposer comme problématique de départ. Et, au moins pour la période dont l'étude est achevée, les résultats obtenus, justifiant cette approche, doivent être intégrés dans l'exposé, justifiant la poursuite de la recherche.

Ainsi, puisque les bases solides sur lesquelles s'appuient nos hypothèses existent, constituées par la description précise de l'infrastructure écologique et des procès immédiats de la production d'une part : rapport fonctionnel entre les données naturelles (pédologiques, hydrologiques et climatologiques), les données humaines (démographie et type d'occupation du sol); et d'autre part les contraintes différentielles que ce rapport va impliquer sur le type d'organisation sociale de la production : division et coopération dans le travail, degré de contrainte ou de marge laissée au niveau de la production, rapport entre organisation technique et sociale et organisation socio-politique; puisque ces bases sont connues, alors la problématique devrait-elle non plus précéder, mais se dégager, dans son aspect prospectif, de ces bases qui la justifient, qui la fondent comme problématique spécifique. Autrement dit, c'est parce que nous n'en sommes plus à devoir justifier celle-ci a posteriori, que l'ordre de présentation doit être comme "inversé".

Tout ceci relève encore en partie du problème que nous avons déjà vu, de la présentation d'une recherche à la fois partiellement effectuée, et en cours. Mais ceci nous a contraint, pour effectuer ce dépassement, à tout un travail conceptuel consistant à caractériser de façon scientifique -c'est-à-dire ici : concrète -, l'emploi désormais abusif de termes trop généraux. C'est là que réside le "décalage interne" dont nous parlions, entre la présentation des fondements théoriques et celle des résultats, ceux-ci n'étant pas seulement séparés,

mais "en deçà" de ceux là : afin de ne pas risquer de "tordre" les faits pour les faire entrer de force dans un cadre théorique qui deviendrait vite un moule dogmatique, nous nous sommes efforcés, dans ce premier temps, non seulement de séparer nettement l'un de l'autre, mais également de ne pas interpréter les seconds dans les termes du premier. Or, cette prétendue neutralité du langage nous amenait, souvent à notre insu, à glisser du langage courant au langage couramment utilisé par l'économiste occidental, du langage commun au langage communément admis par l'économie politique classique; c'est-à-dire à utiliser des termes soit imprécis, soit fortement connotés par une problématique autre, et adaptée à un objet autre.

1) imprécis :

Nous parlions par exemple de "logique de l'économie monétaire". Mais l'économie n'est pas "monétaire". Elle est capitaliste, ou latifundiaire, ou esclavagiste... avec, dans tous ces cas, la possibilité d'existence d'un capitalisme marchand, dont la place est très variable selon les cas. La circulation des marchandises selon une médiatisation monétaire (M.A.M.) ne peut pas dominer le type de production (en déterminer la reproduction) dans n'importe quel système. En Occident, ce fut au terme d'un processus violent, et non le résultat du jeu "naturel" du développement de cette circulation. Ailleurs, ce n'est pas davantage la circulation monétaire qui assure la domination capitaliste, mais la domination capitaliste qui imposera, si nécessaire, la circulation monétaire. Il n'existe donc pas une logique de l'économie monétaire, mais une logique de la domination capitaliste, à spécifier dans chaque cas.

Si le concept n'était que descriptif, il pourrait cependant être maintenu, à tort, mais sans conséquence, Mais cette pseudo "logique de l'économie monétaire" masque la différence de place qu'occupent dans la production les Korao et les Betsileo. Pour les premiers, il y a, sous le terme "insertion dans l'économie monétaire", vente de leur force de travail, extorsion de sur-travail sous la double forme de plus-value (par le capitalisme local) et d'obligations dotales et cérémonielles

(par le système lignager du pays d'origine). Quant aux seconds, en disant qu'ils sont chez eux "bien plus limités par la logique de l'économie monétaire, et n'y échappent que pour se fixer sur cette terre d'exil", nous voulions dire (mais nous ne le disions pas) que le type de domination qui s'est instauré en pays Betsileo contraint ceux-ci, même s'ils refusent de vendre leur force de travail, à produire un sur-travail sous la forme de plus-value, réalisée alors par les mécanismes d'achat et de vente que contrôle le capitalisme marchand (ce que J. Charmes analyse sous le terme de "quasi-salariat" (1); ou à tenter d'échapper à ce mécanisme par l'exil. Et l'on verra que peu s'y maintiennent, dès lors qu'ils retrouveront (certes à moindre échelle) le même phénomène, auquel s'ajoutera presque toujours une autre forme d'exploitation constituée, soit par la rente sakalava exigée par le propriétaire comme prix de la terre donnée en métayage, soit par un sur-travail exigé par le lignage d'accueil comme prix de la prise en charge qu'il permet (terre, épouse, entraide). Il leur est impossible de re-créeer les conditions de leur mode de production sinon par une articulation qui se fera sur la base du mode de production sakalava, lui-même déjà dominé dans son articulation avec le capitalisme marchand.

Nous pourrions développer le même type d'analyse, pour de nombreux autres termes dont l'usage décrit sans explicitier. Celle menée plus haut conduit par exemple à s'interroger sur l'emploi de la seule désignation ethnique pour qualifier Sakalava, Betsileo et Korao. Lorsque nous écrivions : "nous sommes donc en présence de trois groupes sociaux qui diffèrent dans leur réaction face à l'imposition d'un système économique renvoyant à la logique du capitalisme", nous indiquions le problème, sans le poser dans tous ses aspects, sans nous donner les moyens de le résoudre. La qualification en "groupes sociaux" ne saurait être que provisoire, qui souligne seulement le caractère approximatif

(1) J. Charmes "Les blocages socio-culturels au développement en tant que manifestations de rapports de domination", à paraître in Cahiers Internationaux de Sociologie, 1973.

de la qualification ethnique : Betsileo et Korao ont été choisis parce que "représentatifs" d'un certain type de migrants, type que nous caractérisons par les rapports de production dans lesquels ils sont pris en pays sakalava. Caractérisés donc par la place qu'ils occupent dans la production : on reconnaît ici la définition classique des "classes". Mais comment caractériser ces "classes" -et c'est à dessein que nous maintenons les guillemets-, tant que n'est pas achevée l'analyse de l'articulation des modes de production concernés ? Car il faudrait savoir plus précisément à l'intérieur de quel mode de production se situe chaque rapport d'extorsion, dans sa détermination "en dernière analyse". Nous voulons dire que par exemple le salariat des Antaisaka par les capitalistes de la côte ouest pourrait bien être davantage déterminé par les rapports d'extorsion qui caractérisent le mode de production Antaisaka, que par le capitalisme lui-même; puisqu'il est induit par des contraintes dotales et cérémonielles. Le problème se complique du fait de l'articulation différente qu'entretient chacune des trois formations sociales, sakalava, betsileo, antaisaka, avec le capitalisme marchand. L'analyse impose d'être à même de fonder des hypothèses sur l'articulation à l'échelle de Madagascar.

On peut alors s'interroger sur l'imprécision des concepts de "sociétés de colonisation primaires" et "sociétés coloniales d'exploitation intensive". Concepts descriptifs, que nous avons forgés pour répondre à la nécessité, impérative à nos yeux, de caractériser des "types" de domination, qui conditionnent de façon radicalement différente les procès d'articulation avec les sociétés pré-capitalistes. Mais les deux termes de la classification sont encore opposés d'un point de vue strictement empirique, ne permettant pas de savoir s'il s'agit de deux modes de production différents, ou d'un système de production différemment développé, mais relevant d'un même mode de production (à l'instar de la manufacture et de la grande industrie dans le mode de production capitaliste). Et la prise en compte d'une perspective historique est ici insuffisante, si elle ne permet pas de dépasser cette opposition entre les deux types de domination en montrant comment le

second naît du premier (ex : la "Cie. Agricole, Industrielle et Commerciale, ex-Cie. Agricole et Industrielle Coloniale, C.A.I.C.), comment le premier se reproduit sur les bases du second (ex : la Société "la Grande Ile") ou se condamne à disparaître (ex : la "Cie. Foncière et Minière de Madagascar).

Citons encore les emplois faits des termes de "survivance", qui permet+ent ici de sauter pour un temps par dessus une analyse incomplète, mais nécessaire. Car en fait, comme nous le faisait remarquer M. Mercier (1), la notion de survivance, au sens propre, ne saurait avoir de sens : si un des éléments d'un système détruit persiste après l'articulation nouvelle, c'est à tout le moins qu'il n'entre pas en contradiction avec celle-ci, -sinon qu'il y trouve sa place, autrement déterminée. M. Balandier citait à ce propos l'exemple du folk-lore en France, "survivance"-type : aujourd'hui, parce que le développement du capitalisme accentue de nouvelles contradictions, on s'aperçoit, aux revendications régionalistes, que cette donnée "survivante" était bien vivante.

Disons aussi -ce sera notre dernier exemple- que l'emploi fait de l'opposition "ainés-cadets" fut critiquée au cours du même séminaire. A juste titre, tant que nous ne saurons pas en quels termes sera menée l'analyse, c'est-à-dire si elle nous conduira ou non à parler de "classes", -ou même si ce couple indicatif n'est pas le couple d'opposition pertinent.

2°) connotés.

Tout le vocabulaire utilisé pour désigner la place différente qu'occupent dans la production nos "groupes sociaux", manifeste une distorsion entre l'analyse et les outils de cette analyse, ceux-ci pou-

(1) A la suite de l'exposé que nous avons fait au cours du séminaire pluri-disciplinaire de MM. Balandier, Mercier, Sautter.

vent aller jusqu'à l'occultation de celle-là. Ainsi faut-il reconsidérer leur description, face aux différents rapports de production. En disant que les Antaisaka "acceptent" la logique du capitalisme, comme moyen intégré à leur logique propre; que les Betsileo sont "contraints" de l'accepter, et que les Sakalava "la refusent", tout se passe comme si nous analysions ces attitudes comme un choix (individuel ou collectif), comme celles de producteurs idéalement libres sur un marché du travail idéalement ouvert. Car contrairement au cas du mode de production capitaliste généralisé, où l'ouvrier n'est libre que de vendre sa force de travail, la possibilité existe ici - peut-on croire - de choisir entre différents rapports d'extorsion, en jouant sur l'existence de modes de production différents. (1) Mais le problème ne se pose pas pour autant en terme de choix, ce qui relèverait de la conscience (individuelle ou collective) que l'on aurait de ce conflit : "si l'on ne peut juger un individu d'après ce qu'il pense de lui-même, on ne peut pas non plus juger une semblable époque de révolution sur la conscience qu'elle a d'elle-même; il faut, tout au contraire, expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les forces productives sociales et les conditions de production"(2).

Ainsi les Antaisaka sont-ils à l'articulation de la société Antaisaka (avec son groupe dominant, reproduisant sa capacité d'extorsion en envoyant toujours plus de jeunes se salarier toujours plus longtemps à Belo) et du capitalisme implanté dans l'Ile. La logique de cette articulation n'appartient pas aux migrants, pas même au groupe dominant. Et ce n'est pas un choix que de s'y plier : on n'explique pas

(1) cf. les analyses de E. Fauroux sur le jeu des paysans-riche, va-et-vient permanent entre deux logiques, lignagère et capitaliste, in "Les transformations d'une communauté villageoise malgache" tome 2 "la crise contemporaine" O.R.S.T.O.M., ronéo, 1970.

(2) K. Marx, Préface à la "Contribution à la critique de l'économie politique" trad. Molitor, Ed. Costes, Paris 1954, p. 30.

les migrations lointaines en disant qu'il est "deshonorant de se salarier chez soi", sans expliquer en quoi le salariat sur place menacerait la capacité du groupe dominant de maintenir sa domination, ou la capacité du mode de production lignager à se reproduire comme mode de production dominant.

Ainsi le système Betsileo a-t-il pu, à un moment donné, admettre la migration sans affecter sa capacité à se reproduire : lorsque le prix de l'impôt était compensé par le prix de vente des produits qu'offrait l'émigration, sans que la migration soit jamais définitive. Aujourd'hui, les contradictions se sont accentuées dans le Betsileo Central, (entre la persistance d'un mode de production lignager et l'aggravation de sa domination par le capitalisme marchand, interdisant d'espérer pouvoir réintégrer les migrants, stoppant donc le mouvement migratoire de longue durée); et ces contradictions ont déjà commencé d'éclater dans le Nord-Betsileo, contraignant certains, par un choix alors individuel, à s'exiler sur les "Terres Neuves".

Ainsi le "refus" Sakalava n'est-il pas un refus, réponse négative, mais la simple conséquence de la capacité qu'a provisoirement conservée un système économique dans une phase donnée de son procès d'articulation avec le capitalisme étranger. L'on ne pourra parler de "refus" que lorsque le développement de ce dernier ne sera plus seulement un agrandissement quantitatif, mais sera parvenu au stade où il lui sera nécessaire soit d'arracher de la main-d'oeuvre à la production lignagère, soit d'occuper effectivement les terres qu'il lui a déjà arrachées, lui rendant alors insuffisantes ses techniques de production, sur un espace trop restreint.

Ainsi finalement, la question se pose-t-elle dans ces trois cas de manière identique : "une formation sociale ne disparaît jamais avant que n'aient été développées toutes les forces productives qu'elle est capable de contenir" (1). C'est cette hypothèse fondamentale

(1) K. Marx, ibid., p. 30.

qui nous permet d'espérer atteindre un schème directeur unique, éclairant un schème explicatif qui serait sinon trop complexe, puisqu'il impliquerait une analyse systématique des relations entre les principaux éléments d'une articulation globale.

D. Le problème central.

Un paradoxe demeure, qu'il nous faudra bien aborder : tout ce travail tendant à rendre les termes utilisés plus précis, plus rigoureux, s'effectue à l'aide d'un corps de concepts tournant autour de celui, central, de mode de production. Leur valeur théorique n'est pas à démontrer... en tant qu'ils sont appliqués à l'objet pour le quel ils ont été construits, le capitalisme du XIXème siècle. Mais sont-ils encore pertinents, appliqués à notre objet ? La question se pose : si nous sommes parvenus avec quelque rigueur à démontrer qu'il était impossible de rendre compte, sous le concept de "mode de production asiatique", de ce que nous avons analysé en pays sakalava, nous devons bien reconnaître que nous ne sommes pas pour autant parvenus à le caractériser autrement... que sous la pseudo définition de "mode de production sakalava", ce qui évidemment ne résoud rien ! Car le concept renvoie au système, non à la formation sociale concrète. S'il nous a permis de comprendre celle-ci, en montrant comment le mode de production "pré-sakalava", n'impliquent nullement l'apparition d'une hiérarchie, la conquête marosserana qui s'imposera, reposera sur des bases autres; en montrant alors le commerce marosserana comme création artificielle de monopole; en montrant donc comment les rapports sociaux de production modifiés par le rapport de force entre la colonisation et le mpanjaka ne sont pas les rapports de production sur lesquels repose le système de production des vohitse; en montrant alors comment finalement ce système de production put se maintenir malgré la colonisation et la destruction de l'organisation sociale liée au pouvoir du mpanjaka; s'il nous a permis de comprendre une formation sociale concrète, il n'en reste pas moins que ce concept, nous n'avons pu en construire l'équivalent adéquat à notre objet.

C'est là que le problème central se pose, là que nous retrouvons, modifiée, la question posée au début de notre recherche : "pourquoi alors le choix d'une telle problématique" (et des concepts qu'elle implique)? C'est là que se pose le dilemme que nous avons souligné dans notre dernier rapport d'activité et qu'il nous faut rappeler : "Imposée par la force des choses - le mouvement généralisé de toutes les Sociétés et de toutes les civilisations actuelles -, plus que par le devenir interne des sciences sociales, la sociologie des mutations se heurte à des obstacles qui contrarient son ambition, sans disposer encore de l'outillage intellectuel nécessaire". (1)

Devant cette insuffisance conceptuelle, deux attitudes sont possibles :

- ayant fait "table rase", élaborer, à partir d'une connaissance empirique approfondie de la réalité à appréhender, un cadre théorique adéquat; ou

- tester un cadre théorique élaboré ailleurs, pour un autre objet, mais dont on postule une valeur épistémologique plus large, sur le critère de sa capacité à appréhender, à expliciter une réalité, dont "Les faits demeureront têtus".

La première voie nous paraît demander tant un niveau de connaissances empiriques, que nous jugeons ne pas encore posséder, qu'un courage intellectuel, qui pour nous serait actuellement un véritable pari.

Nous sommes donc partis avec un corps théorique déjà constitué, mais dont nous ne reconnaissons pas les lacunes. Et s'il nous fallait en faire déjà le bilan, nous ne rappellerions pas qu'il nous a permis ainsi de dresser une analyse de la société sakalava. (Car il nous faudrait montrer en quoi n'importe quelle autre démarche ne nous aurait pas conduits là : l'analyse peut être autre, et demeurer valable). Mais nous pensons du moins que celle choisie (faute de pouvoir constituer nous-mêmes la théorie spécifique) nous permettra de dépasser la fausse représentation que constituent les analyses menées en deux phases, celle

(1) G. Balandier. Sociologie des Mutations. Ed. Anthropos, Paris 1970 . p. 15.

de la société "traditionnelle", puis celle de la (même ?) société "en voie de développement". Le hiatus entre ces deux phases ne peut guère alors être comblé que par une littérature qui masque les problèmes plus qu'elle ne les explique, par les notions passe-partout de "contacts", "imitation", "influence" et autre "phénomène d'acculturation. Or le hiatus est dans l'analyse, pas dans les faits. "Le raisonnement prend pour donné ce qu'on voudrait bien voir expliquer : pourquoi et comment la circulation marchande, le salariat, l'acquisition par la terre d'une valeur, se sont-ils généralisés ? ce sont là des traits contradictoires avec l'économie lignagère, et l'on ne peut supposer qu'ils se soient développés dans un système familial intact et isolé". (1)

Si l'on veut dépasser l'opposition entre les théories aptes à rendre compte des sociétés "avant" l'entrée en jeu des mécanismes de domination capitaliste, et les théories aptes à rendre compte des sociétés "après" qu'il ne reste plus rien de leur cohérence interne et de leur logique propre (aptées à rendre compte des sociétés, "après" qu'il n'en reste plus rien); si l'on veut dépasser l'opposition entre une anthropologie qui sait considérer son objet comme un ensemble structuré, mais ne perçoit la domination capitaliste que comme un ensemble extérieur d'éléments isolés; et une sociologie qui ne perçoit la société traditionnelle que comme un tout détruit, dont les éléments n'ont désormais plus aucune cohérence, ne sont plus que des "freins" au processus "naturel" de rationalisation économique; si l'on veut jeter enfin un pont entre ces deux disciplines qui ne s'appliquent qu'à deux moments d'un même objet, ce ne peut être qu'en démontant les mécanismes qui font passer de l'un à l'autre, à savoir, disons-nous : le procès d'articulation et de domination qui s'est réalisé entre ces deux moments.

Projet ambitieux : on ne jette pas, seul, un pont, il y faut quelque'un sur l'autre rive. Mais projet plausible, si nous savons

(1) R. Waast "Les concubins de Soalala" O.R.S.T.O.M., ronéo, 59 p. 1973 (à paraître).

n'y apporter qu'une contribution, et si la contribution apportée est viable par elle-même. Le travail accompli montre qu'en posant la problématique sur l'articulation spécifique réalisée en pays sakalava, nous avons été conduits à élaborer de nouvelles hypothèses sur la nature différente de son procès, en pays Betsileo et Antaisaka. Et la recherche commencée chez ceux-ci, si elle nous a forcés à réviser (cf. supra) les simples hypothèses de travail, nous a pourtant confirmés la valeur heuristique de nos hypothèses fondamentales, capables de rendre compte différemment de réalités différentes, mais ~~ce sans~~ masquer le lien qui les unit.

*

*

*

Bibliographie

- "Structures sociales et dynamismes économiques dans la région de Belo-sur-Tsiribihina" -
Centre O.R.S.T.O.M. de Tananarive, 1971, ronéo, 147 p., 23 croquis et tableaux + un volume annexe de 12 cartes hors-texte.
- "Communautés rurales et cadre villageois".
communication du colloque d'Abidjan relative au thème de la communauté rurale.
ORSTOM 1972 (à paraître).
- "Sur "le sens du développement" in Cahiers de l'E.N.P.S., n° 2-3, 1971, pp. 225-228.
- "L'analyse des colonisateurs (société sakalava, pacification et colonisation française)". 1973 (à paraître).
- "Les colonisations et le problème foncier à Belo-sur-Tsiribihina" contribution à paraître dans une publication inter-disciplinaire sur l'Ouest-Malgache. 1973.